

PETIT COURRIER DES DAMES
PARIS 48 Rue VIVIENNE
MODES DE PARIS - CHRONIQUE BEAUX-ARTS

THÉÂTRE - ÉCONOMIE DOMESTIQUE

MODES

Vous êtes-vous arrêtée, rue de la Paix devant l'exposition canine..... d'un papetier bien connu du monde fashionable? Sur une étagère sont dressés dans de poses naturelles, des chiens caniches blancs et noirs; ces derniers en plus grand nombre parce qu'ils sont à la mode. De l'aïeul au petit, tous défilent devant les amateurs; celui-ci majestueusement assis sur son train de derrière; celui-là faisant le beau, cet autre, cherchant avec la patte, à se débarrasser d'un insecte importun. Il y en a de nonchalamment étendus; les petits jappent, se roulent et tous vous regardent avec de bons yeux. Pour qui aime son bureau garni de petits objets d'art et d'utilité, le caniche presse-papier est la plus jolie de toutes les fantaisies en ce genre. Les oiseaux sortant à demi de leur coquille, accouplés et par famille, perchés sur des branches dénudées, en colère ou roucoulant, ne valent pas le caniche; ce bon toutou, dont le dévouement à son maître a mérité que son nom devint le synonyme de fidélité. Si vous passez rue de la Paix, arrêtez-vous un instant devant cet étalage; il vous amusera.

Coiffée comme un caniche n'était-ce pas être ébouriffée, avec les cheveux descendant sur les sourcils, en un mot une sorte de coiffure à l'instar de celle d'aujourd'hui? Seulement cette expression était autrefois



Costume de dîner en taffetas et étamine crème, pour jeune femme.
Costume de dîner en taffetas changeant grenat clair et crêpe de Chine rosé, brodé de paillettes grenat, pour jeune fille.
Modèles de madame Turle, 9, rue de Clichy.

une critique sur le désordre des cheveux, parce que la mode les voulait lisses et brillants.

Voici qu'on est en passe de changer ce casque si commode formé par l'enroulement des cheveux. Messieurs les coiffeurs ont décidé que la coiffure basse

serait portée cet hiver, et nous connaissons beaucoup de jeunes femmes qui se sont empressées d'acquiescer à ce changement; elles ont même déjà fait leur choix, après avoir passé des après dînées à essayer plusieurs coiffures basses, et c'est vers la fin de décembre qu'elles arboreront la coiffure nouvelle. Nous savons d'autre part que certaines jeunes femmes conserveront le casque qui leur va bien, et elles ont mille fois raison, car rien n'est plus joli que de voir la naissance des cheveux, et la nuque et le cou dégagés de ces faux appendices, boucles, catogan, etc., etc. Mais attendons l'apparition de cette mode pour la critiquer; nous ne pouvons le faire sur les seuls essais qui nous ont été montrés.

Les modes nouvelles sont dans tout leur épanouissement; nous ne parlons bien entendu que des costumes de ville et de diner, parce que ceux de soirée et de bal, à de très rares exceptions dont nous nous empressons de profiter, sont encore dans l'enfancement.

Ce que nous avons vu chez mesdemoiselles Vidal nous fait présager de charmantes créations. Des étoffes superbes, des nuances fines, des teintes charmantes, dont nous ne pouvons donner l'idée, des broderies, des tulles brodés à la main, des failles avec de superbes bouquets veloutés formant un haut relief, attendent que la saison d'hiver soit commencée, pour devenir sous l'habile direction de ces demoiselles, des toilettes de bal et d'apparat. Nous connaissons leur bon goût, et l'élégance qu'elles savent donner à chaque genre de costume. Les plus simples sont charmants: jugez-en.

Costume en escot myrte et corinthe avec une garniture en velours corinthe: Jupe plissée de très larges plis plats, plusieurs rangs de piqure audessus de l'ourlet et à la tunique qui est croisée devant, avec un pouf très originalement drapé. Le corsage a la forme d'une très courte veste boutonnée de l'encolure à la poitrine; là elle s'ouvre sur un gilet en velours corinthe qui dépasse, tout autour, la très courte basque du corsage, dont le bord s'arrête à la taille. La manche est fendue sur un poignet en velours boutonné de côté.

Cet autre aussi simple, est encore charmant. Une grosse étamine gris Angevin unie et brochée de pavés en velours. La jupe est plissée de très larges plis creux avec un petit frisottant au bord. Une longue draperie-arête en étamine brochée couvre le tablier, et la partie supérieure reçoit deux paniers sous lesquels se perd le bord de la basque du corsage. Les lés de derrière forment comme une seconde jupe plissée en gros tuyaux avec une tournure accentuée. Le corsage en broché a un très court postillon à plis creux; devant, un fichu plissé croisé à la taille, est arrêté, d'un côté, par une épingle-broche, de l'autre par un nœud en ottoman à longs pans et coques. La manche reçoit un double revers et un nœud papillon.

Nous citerons encore une robe de grand diner en satin vert d'eau très pâle garnie de riches dentelles d'Angleterre. Le tablier en est couvert et la disposition donne comme de grandes draperies relevées et soutenues par deux légers bouillons de crêpe. La

traîne carrée est couverte d'une seconde traîne en crêpe faite de plis rabattus de vingt centimètres de hauteur; elle se monte sous un pouf assez développé, fourni par la traîne en satin. Le corsage est à pointe, décollé en rond avec un fichu Marie-Antoinette en dentelle, fichu très collant, relevé à la poitrine par une quantité de pois de senteur en velours et satin, de nuances mélangées, avec de légères et longues trains. Cette robe est d'une grande élégance; elle ne passera pas inaperçue et cependant elle ne vise pas à l'effet.

Nous voudrions bien parler du beau trousseau de robes que viennent de faire mesdemoiselles Vidal, 104, rue de Richelieu, mais il nous faudrait pour les détailler, une place que nous n'avons pas. Disons seulement que ce trousseau était composé de toutes les élégances les plus comme il faut et que le choix des étoffes était parfait, les combinaisons harmonieuses et les façons coquettes.

CORALIE L.



CORSET ANNE-D'AUTRICHE — CEINTURE RÉGENTE

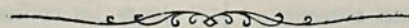
De mesdames de Vertus sœurs, 12, rue Auber.

Recommander les corsets créés par mesdames de Vertus sœurs, n'est-ce pas en faire l'éloge? Nous apprécions, tout à la fois, dans le corset Anne-d'Autriche, l'élégance et le confortable. Sa coupe fait une taille élancée, fine et longue, comme le veut la mode; les baleines et les ressorts diminuent le développement des hanches chez les personnes un peu fortes et allongent leur taille. Il convient particulièrement aux grandes toilettes, mais beaucoup de femmes le portent journellement. Quant à la ceinture Régente, quoique mignonne dans ses proportions, elle convient à toutes les tailles; sa coupe est d'une coquetterie tout à fait séduisante; elle est gracieuse, avantage les personnes minces et va parfaitement aux tailles trop développées.

ÉMILE BESSONNEAU

Tapissier-décorateur, ex-coupeur de la maison Krieger, 19 et 21, rue de Charenton.

Nous vous recommandons toujours M. Bessonneau, comme un très bon tapissier, connaissant à fond l'histoire de l'ameublement qu'il a étudiée dans les publications illustrées; son goût s'est formé à cette étude sérieuse, et nous pouvons affirmer que c'est en artiste qu'il drape, façonne toutes les tentures. L'entente qu'il a des couleurs lui fait trouver des combinaisons harmonieuses d'un goût exquis. Malgré sa réputation, M. Bessonneau a des prix fort raisonnables, et de plus il se charge de travailler à façon, c'est-à-dire avec les étoffes et toutes les tentures qu'on lui donnera. Il organise sur plan un appartement, un hôtel, envoie les devis en comprenant les étoffes avec le prix des façons et la quantité d'étoffe nécessaire pour les tentures, etc., etc. Les meubles de fantaisie, les grands et petits chevaux drapés ou simplement tendus, sont de gentils cadeaux qui feront plaisir, et nous en avons vus de charmants. Les écrans dont on fournit la tapisserie sont montés avec bois apparent, artistement travaillé ou recouvert de peluche; les formes ont du style. Nous prions d'écire directement à l'adresse donnée.





4496

Journal des Demoiselles

Modes de Paris.

ET PETIT COURRIER DES DAMES RÉUNIS

Rue Vivienne, 48.

Coiffures de M^{lle} VIDAL, 104, r. de Richelieu - Chapeaux de M^{me} BOUCHERIE, 16, r. du Vieux Colombier.

Corsets et Courures de M^{me} EMMA GUELLE, 11, Avenue de l'Opéra - Eau d'HOUBIGANT, 19, r. St-Henri.

EXPLICATION DES GRAVURES NOIRES (pages 193 et 195)

COSTUMES DE DINER

Costume en taffetas et étamine crème, pour jeune femme. — Sous-jupe en taffetas, couverte par une seconde jupe en étamine entièrement ornée de plis rabattus en hauteur. Une tunique-châle découvre le côté droit; elle est très simplement relevée de plis. Sur une tunique pouffonnée, s'ajuste, par des plis serrés, une traine carrée indépendante, faite en taffetas couvert d'étamine, et plissée comme la jupe. Cette traine mobile se détache facilement n'étant montée au poulf que par des plis. Le corsage est à pointe avec un plissé-basque dentelé au bord inférieur; une draperie-fichu coupe en biais la poitrine, en suivant l'ouverture qui est voilée par une pièce montée à un col droit. Col et pièce sont plissés finement de p'is semblables à ceux de la jupe; un flot de ruban de satin piqué près de l'encolure. A la manche, un plissé et des rubans en satin croisés au-dessus.

Costume en taffetas changeant grenat clair et crêpe de Chine rosé, brodé de paillettes grenat. — Jupe en taffetas, coupée verticalement d'étroites quilles plissées en crêpe de Chine; au bas un petit plissé.



Tunique en crêpe de Chine relevée dans une longue traverse en crêpe de Chine, plissée; au-delà, la tunique dessine un petit panier bouffant. Poulf chiffonné. Corsage à pointe en crêpe de Chine, ouvert, de l'encolure à la pointe, sur une chemisette en gaze; la partie supérieure de cette chemisette est cernée par un ruban de satin croisé sous la poitrine, et qui s'arrête à la couture du dessous du bras. Col droit. Des nœuds-papillons en ruban de satin sont piqués à la pointe et près du bord du corsage, sur les épaules, dans le haut et le bas de la traverse près du poulf et de la draperie-tablier. A la manche, une draperie en gaze.

Costume en velours et soie brodée myrte. — Jupe en taffetas, avec un tablier en soie brochée, sur lequel se drape une tunique en velours. Cette tunique dégage le côté droit du tablier, elle est pincée de plis fixés près de la taille par un flot de ruban; le côté gauche se perd sous les lés de derrière, qui sont en velours et plissés. Corsage en soie avec grand plastron militaire en velours; derrière sont rapportés, sous la pointe, des plis-tuyaux en velours. Col droit et parement à la manche ronde.

Costume en velours et soie brodée myrte, de madame Hubler, 10, place Vendôme.

EXPLICATION DE LA GRAVURE COLORIÉE 4496

COSTUMES DE VILLE

Costume en grosse serge marine. — Jupe en serge, ornée de six plis rabattus les uns sur les autres et pris sur la hauteur; un petit plissé, monté à la sous-jupe en taffetas, dépasse le premier pli. Polonaise relevée très haut, de côté, avec un poulf volumineux et fermée diagonalement par de beaux boutons artistiques. Deux pattes-ceinture en velours, un col droit et le parement de la manche aussi en velours. Biais en étamine à l'encolure et à la manche. — Bas de soie marine. — Souliers vernis avec guêtre feutre. — Gants de Suède. — Chapeau en feutre, bord tendu de velours, nœud et massif de fleurs devant.

Costume en lainage bouclé feutre, grenat faille et

vigogne feutre. — Jupe en faille avec un plissé dans le bas et une quille plissée de côté, sur laquelle s'ouvre la tunique; des pattes en velours attachées par une boucle traversent cette quille. La tunique en lainage bouclé, forme un grand tablier carré et un pan plissé sous le poulf, joliment drapé de plis. Corsage à basque, en vigogne, avec une garniture de velours grenat, qui forme, derrière, comme une double basque. Col droit et parement à la manche ronde; le tout en velours. — Bottes vernies. — Gants de Suède. — Capote en tulle-chenillé avec passe et bavolet en velours grenat; des poulfs de marabouts devant, brides en velours.

EXPLICATION DE LA GRAVURE COLORIÉE 4496 bis.

Chapeau rond à haute calotte tendue en velours réséda, pour jeune fille. — Forme très séyante avec le bord garni d'un galon chenille et or. Touffe de plumes nacrées

très souples et formant comme un léger duvet. — Jolie nouveauté d'une extrême élégance.

Capote sans brides en velours loutre brodé d'un semé

en soie bleu pâle. — Calotte fuyante et haute, avec passe relevée en pointe bouillonnée, dessous, de surah bleu pâle. Sur la passe, oiseau bleu pâle de plusieurs tons; un second, de côté, attache les coques et les rubans drapés sur la capote.

Chapeau rond couvert de velours marine formant des plis vagues. — Le bord, avançant un peu et inégalement, est bouillonné de velours. Devant, des plumes mouchetées brun et jaune s'appuient sur la calotte; au milieu est enfoui un petit oiseau brun à collerette vert émeraude.

Capote de théâtre ou de visite. — Fond mou en velours

gris vert couvert de tulle assorti brodé d'or. La passe brisée en dents est bordée d'un galon de plumes nacrées qui continue autour. Pouf de plumes avec aigrette, le tout assorti au velours. Brides en ottoman.

Capote en velours vert bronze à fond mou et passe enlevée sur le front. — Un galon chenille or et vert au bord de la passe. Dessus touffe de feuilles en velours nuancées vert, brun et or, mêlée de glands velours et or. Riche fantaisie. Dans le creux formé par la passe relevée, un nœud en ruban velours et moire, sur lequel retombent quelques glands en or. Brides moire et velours.

CAUSERIE

La panique — Pénurie de plaisirs. — Les théâtres.



UNE épidémie qui nous paraît plus redoutable que celle du choléra et qui sévit en ce moment d'une façon presque honteuse, c'est la peur. La saison d'hiver tarde à commencer, tout le faubourg St-Germain tient ses volets fermés comme des paupières closes, les rues sont sillonnées de fiacres qui emmènent aux différentes gares de chemins de fer des fuyards décidés à ne pas revenir, tant que l'on signalera le moindre malaise suspect! Hier encore une aimable Russe, la princesse G., disait devant nous, en parlant de l'hôtel où elle a pris gîte :

« J'y suis seule, tout le monde s'est envolé, je suppose que les propriétaires vont suivre l'exemple de leurs clients et que je serai réduite à tenir la maison. »

1885, selon toute apparence, n'aura pas de fêtes et si décembre, si janvier sont froids comme ont été brûlants juillet et août, les pauvres, — il y en aura beaucoup, les ouvriers étant sans ouvrage, — mourront gelés dans leurs mansardes. Tout cela parce que les médecins n'ont pas résisté à l'envie d'étaler leur science qui est toujours un peu celle des médecins de Molière, tout cela parce que les journaux ont pris plaisir à faire de la *ligne* avec le microbe et les eaux de Paris! C'est lamentable! la conversation même est tuée par ce choléra presque imaginaire ailleurs que dans les hôpitaux et les casernes. Les gens que l'on rencontre vous disent en s'échappant :

« J'émigre, je pars pour Londres..... »

— Mais malheureux le fléau y est à Londres, il y est presque tous les ans et l'on n'en parle pas. Les Anglais nous donnent encore cet exemple de sage politique!

Toutes les maisons de Vevey, de Clarens et de Montreux sont louées; la colonie littéraire adopte le lac de Genève où l'on a joué cet été entre amateurs la dernière comédie de Feuillet. La Belgique serait plus facilement

accessible encore, mais on y soupçonne la présence de l'ennemi. Va donc pour la Suisse... Il faut fuir. La fuite devient une mode; apparemment le mépris de la fièvre typhoïde en était une aussi et pourtant elle a sévi, cette fièvre dangereuse, beaucoup plus violente que le choléra, dont on ne peut citer d'exemples foudroyants que parmi les vieillards hébergés par les Petites Sœurs des Pauvres; encore une certaine mesure municipale expliquerait-elle, à la rigueur, cette exception. Les restes de la cuisine de tel collège manquant depuis peu aux pensionnaires de la charité, ils n'en ont pas été mieux nourris... Qui dira la part des privations, celle des excès, de la misère, des habitudes funestes dans la propagation d'une maladie que les mesures d'hygiène les plus simples suffisent à conjurer? Un bon préservatif aussi c'est le silence sur cette question rebattue du choléra. Les maîtresses de maison assez vaillantes pour reprendre leur jour feront bien de le prescrire chez elles. Pour les causeurs qui sont avides de sujets désagréables, celui du Tonkin suffit amplement. Très bien avisée, madame de X. met à l'amende ceux qui parlent, fût-ce à voix basse, de l'eau bouillie et du fameux extrait du thym, devenu le parfum de rigueur. Les pauvres y gagnent et les oreilles de ses amis plus encore.

Mais hélas! si peu de salons se sont ouverts, entr'ouverts même! seuls les théâtres nous aident à secouer la tristesse qui pèse sur nous. Grâce au *Barbier* on se rit encore des docteurs fâcheux et pessimistes. Elle éclate de tous côtés cette étincelante musique: la Sembrich fait fureur au Théâtre-Italien; on ne lui reproche que son hideux costume, attribué à Worth, mais nous n'en voulons rien croire... Le désir de faire du nouveau n'aurait pu égarer à ce point notre premier artiste en toilettes. Maurel a moins de succès; il a déçu ses admiratrices ordinaires.

A l'Opéra-Comique l'exquise Mignon-Adler, la séduisante Manon-Heilbronn, l'aimable et courageuse Rosine-Mézeray se font applaudir tour à tour. Joli Gilles n'est pas non plus au bout de ses recettes; les



Journal des Demoiselles

Modes de Paris.

ET PETIT COURRIER DES DAMES RÉUNIS

Rue Vivienne. 48.

Modes de M^{me} BOUCHERIE, 16, r. du Vieux Colombier - Eau d'HOUBIGANT, 19, Faub. S. Honoré - Stoffes en cachemire de la COMPAGNIE DES INDES, 27, r. du 4 Septembre - Machines à coudre de la M^{me} H. VIGNERON, 10, B. Sébastopol

grâces piquantes, bien qu'un peu pastichées de ce coquet ouvrage, *le Savetier et le Financier* travestis par Watteau, méritent de fixer le public. Et ce n'est pas tout: on s'empresse d'aller comparer le jeu de mademoiselle Bartet à celui de Sarah Bernhardt, le jeu de Duflos à celui de Worms, dans *Hernani*, on s'intéresse au drame vigoureux que le poète Parodi, converti à la prose, donne au théâtre de la Renaissance, dirigé par un homme de goût, qui fut lui-même naguère artiste amateur au Cercle des Arts intimes, ce foyer de tentatives hardies plus d'une fois récompensées par le succès. M. Samuel a le généreux dessein d'ouvrir aux œuvres distinguées, quel qu'en soit le genre, une scène vouée jusqu'ici aux futilités de l'opérette et d'y faire accepter en même temps le vieux répertoire. Ainsi les amateurs de nouveauté qui vont voir *l'Inflexible* entendent d'abord *le Dépit Amoureux* donné comme lever de rideau. C'est populariser encore Molière, amener une grande foule d'ignorants ou d'indifférents à le goûter comme cette même foule goûte maintenant, grâce aux concerts du dimanche, la musique classique.

Nous n'aimons guère ce titre, *l'Inflexible* qui évoque mal à propos la vision d'un navire, d'une légende maritime; mais la situation du grand sénéchal de Bruges, implacable justicier, forcé de sacrifier son propre fils aux principes qui ont réglé sa vie, cette lutte entre les entrailles et le devoir, soutenue jusqu'à la fin des cinq actes, est vraiment tragique et vraiment belle. Si malgré le mérite d'un pareil ouvrage, le public va de préférence voir égorger *Fualdès* à l'Ambigu, c'est que le héros de MM. Parodi et Vilbort, le fils criminel de *l'Inflexible*, semble trop peu intéressant dans son vico endurci et son intraitable orgueil; le coup de poignard qu'il se donne à la fin ne suffit pas à satisfaire l'indignation déchainée contre lui.

N'ai-je pas eu le tort grave de médire tout à l'heure de l'opérette?... Qu'en dira le *Rip* des Folies-Dramatiques! Aussi bien *Rip* n'est point une opérette, mais plutôt une sorte d'opéra-comique, à moins que ce ne soit une comédie, voire une féerie en miniature. Cet agréable fouillis -- donnez-lui le nom que vous voudrez -- est dû à une ingénieuse collaboration où brillent au premier rang les noms de Meilhac et de Planquette. Mais le fond vient d'Amérique: nous avons reconnu, singulièrement parisianisée la légende si bien racontée par Washington Irving, l'histoire du capitaine hollandais perdu dans la montagne au bord

de l'Hudson, dans le *Sleepy hollow*, le creux du sommeil, où l'on s'endort pour vingt ans. Que de surprises au réveil! *Rip* a été écrit à l'intention de l'Angleterre, où la fable du Hollandais errant (il est volant en Allemagne), jouit d'une vieille popularité; mais nous défions aucun théâtre de Londres d'avoir eu un acteur, un chanteur, un charmeur à son service, tel que M. Brémont qui sort, dit-on (ô merveilles de ce temps-ci!...) des Français de la rive gauche, du classique Odéon.

L'art dramatique va donc être notre consolation en cette lugubre saison de choléra, et non pas seulement dans les théâtres, mais dans les salons. Une femme d'esprit, dont le bel hôtel hospitalier est le rendez-vous de tous ceux qui pensent et qui savent encore causer, du Paris intellectuel qui, lui, ne désertera pas, sachant bien qu'il est ici mille choses infiniment précieuses qu'on ne peut emporter à la semelle de ses souliers, une femme inventive entre toutes quand il s'agit de charmer ses hôtes, veut leur donner la joie d'entendre les deux premiers actes au moins de *Divorçons*, sans les grimaces de mademoiselle Chaumont, sans les ridicules affectés de l'amoureux garde-général, sans aucune des charges qui, au Palais-Royal, transformaient une comédie excellente en bouffonnerie, ça et là grossière. Pourquoi pas? avec des interprètes appartenant au monde et à la Comédie-Française, ce sera un régal de délicats. On a bien joué une fois *Marion Delorme* entre amateurs, chez la marquise de Ricard! François Coppée était *Didier*, Catulle Mendès était *Saverny*. Ce dernier remplit en outre l'office de critique:

« Coppéese montra, écrivit-il, remarquablement inférieur à M. Mounet-Sully; quant à moi, il me fallut bien conclure après cette épreuve unique et décisive, que beaucoup de choses me manquaient pour remplacer M. Delaunay, et ma foi, si j'avais eu en ma possession les pommes des Hespérides, je les aurais fait cuire pour me les jeter à moi-même. »

L'auteur de *Severo Torrelli*, l'académicien que nous entendrons bientôt faire l'éloge de Laprade, doit sourire à ce souvenir du temps où il faisait cause commune avec les *stylistes*, *formistes*, *fantaisistes* et *impassibles*, dont quelques-uns sont devenus de vrais poètes aux noms célèbres, dont beaucoup d'autres ne se retrouvent plus que dans les pages mêlées du *Parnasse contemporain*.

T. B.

PENSEES & MAXIMES

Rien ne remercie mieux que le bonheur de celui qu'on a obligé.

(Comtesse Diane.)

Défiez-vous de votre défiance, elle vous trompe plus souvent qu'on ne vous aurait trompé.

(Id.)



Costume de diner, pour jeune femme.
Modèle de madame Bréant-Castel, 6, rue Gluck.



Costume journalier en serge marine.
Modèle de madame Turle, 9, rue de Clichy, Paris.

Costume de diner.—Jupe en surah rose brodé de paillettes; elle est poufonnée avec deux plissés-événails en crêpe posés de côté, le second remonte sur le pouf. Le corsage est en velours grenat et à pointe; le devant en surah semble un plastron arrondi de côté et venant mourir dans la couture du dessous du bras, à la taille. Une blouse en crêpe est froncée à l'encolure, relevée à la taille par des plis et le long tablier drapé de plis; des traînes de fleurs partent de la taille; d'autres sont piquées au bas sur la partie de la jupe découverte par la blouse. Manche en crêpe avec deux draperies retenues par des cocardes en ruban; plissé au bas.

Costume en serge fil à fil marine et corinthe. — Jupe plissée



Costume en drap marine, de mesdames Taskin et Guiard, 2, rue de la Michoudière.

verticalement, avec un large pli plat devant. Plusieurs rangs de piqure au-dessus de l'ourlet. Tablier drapé en arête et pouf tombant. Corsage à très petite basque, orné de pattes en tresse mohair, disposées en biais; une tresse retient le bord droit et tourne autour de la basque. Même disposition à la manche. Un rang au col montant.

Costume en drap bleu, garni de galon tissé or et loutre, pour enfant de dix à douze ans.—Jupe garnie de deux plissés; la robe forme pardessus, avec un double devant qui s'enfuit sur un gilet boutonné tout le long; derrière, un pouf. Des tresses au contour; plusieurs rangs à la manche et sur le col. Prix, 75 fr.; en lainage, 60 fr.



ROBES DE CHAMBRE, DE MESDEMOISELLES VIDAL, 104, RUE DE RICHELIEU

Robe de chambre en cachemire crème et vigogne brique clair. — Jupe en cachemire crème avec un tablier plat en vigogne et, sur la partie supérieure, de très petites draperies chiffonnées. De longs pans en vigogne accompagnent le pouf qui est volumineux. La veste est cintrée, ouverte sur une chemisette garnie d'une spirale en dentelle; dentelle qui tourne à droite sous la basque et qui s'arrête au pouf. Col droit en velours, ainsi que le parement de la manche échancré en pointe. Des boutons en velours à la veste et à la manche.

Robe de chambre ornée de broderie turque, or et soie avec de très petites pampilles tombant dans l'intérieur du dessin. — Jupe en taffetas crème, drapée de tulle brodé; polonaise en velours grenat, formant deux panneaux et une traine carrée. La manche doublée de satin et brodée. Col droit. Cette même robe se fait: la jupe en dentelle noire, et la polonaise en vigogne ou en drap amazone.

R É G I N E

(SUITE)



H bien ! Louis, disait-il, en se frottant les mains, te voilà déjà propriétaire de vignes, en attendant mieux. Sais-tu que je vais, à mon retour, toucher un mot à maître V... de mon testament : on ne sait ni qui vit ni qui meurt, et je ne veux point

que le fruit du travail de toute ma vie aille à ce fat de Pierre. Tout sera pour toi, mon garçon.

— Oh ! mon cousin, dit Louis, ne parlons pas de cela, je vous prie. Ce n'est pas quand on se porte comme vous qu'on doit songer à son testament, et vous attristez ceux qui vous aiment. »

Louis parlait sincèrement. Quoique intéressé, il n'avait point l'âme assez vénale pour désirer la mort de celui qu'il regardait, à juste titre, comme son bienfaiteur, et pour lequel il éprouvait une vive reconnaissance. D'ailleurs, la robuste santé du banquier semblait rendre bien prématurée une telle précaution. Ce fut donc sans la moindre arrière pensée que les deux cousins prirent affectueusement congé l'un de l'autre. M. Auguste Daverley partit de grand matin, non sans s'être assuré qu'il avait mis dans son portefeuille la somme qu'il destinait à son achat, ainsi que les vingt mille francs de Louis.

« La mort viendra vous prendre, comme un voleur » dit l'Evangile. Ce fut ainsi qu'elle surprit Auguste Daverley, au moment où, sortant de l'hôtel du Cygne, il s'engageait sur la route poussiéreuse et ensoleillée qui conduit de Bergerac à la propriété qu'il se proposait d'acheter. Il se trouva foudroyé instantanément, et quand le cantonnier qui l'avait vu tomber le releva, bien qu'il respirât encore, il était privé de sentiment. On le connaissait dans le pays, où il avait fait de fréquents voyages. L'hôtelier télégraphia aussitôt chez lui. Madame Daverley accourut et le ramena, toujours inerte, à cette maison qu'il avait quittée le matin même, plein de vie et de gaieté. Les secours de la médecine furent impuissants : M. Daverley expira quarante huit heures après, sans avoir repris connaissance.

Louis et sa mère, frappés d'une manière si imprévue, et tout entiers à leur chagrin, furent saisis de stupeur quand, le lendemain de la mort du banquier, un notaire se présenta pour faire mettre les scellés, au nom de l'héritier légitime, absent.

Le jeune Daverley savait bien que son cousin n'avait point fait encore de testament. Ses intentions, quoique généralement connues, ne comptaient pas aux yeux de la loi ; et, pour comble de malheur, les pauvres économies de Louis, ces vingt mille francs, destinés à l'achat des vignes, et retrouvés par le notaire ; mêlés à l'argent du mort, dans son portefeuille, ces vingt mille francs se trouvaient perdus pour lui. C'était la ruine

complète, la misère noire. On pouvait tenter de parler de ce dépôt à M. de la Borderie ; mais y avait-il lieu d'espérer que ce jeune homme, naturellement peu conciliant ; et, de plus, blessé par l'abandon dans lequel l'avait tenu son oncle et la faveur dont avait joui Louis Daverley, se trouvât disposé à renoncer à la moindre part de son héritage ? L'empressement qu'il avait mis à le réclamer n'était pas de bon augure. Voilà ce que se disaient, avec effroi, madame Daverley et son fils.

Ils allaient, dans leurs craintes, au delà de la vérité. Sans doute, M. de la Borderie n'avait aucun motif de renoncer à ses droits d'héritier légitime ; mais, si son caractère était orgueilleux, il était probe aussi. En outre, comme il avait l'intention de reprendre la banque et de s'établir à Périgueux, il n'était pas de son intérêt de se mal comporter envers Louis qui devait être aimé, ou au moins très connu dans le pays. Quand madame Daverley, lui ayant fait demander une entrevue, dès qu'il fut arrivé, se présenta devant lui, en grand deuil, et les larmes aux yeux, il la reçut, sinon avec la cordialité d'un parent, du moins avec la courtoisie d'un homme du monde.

Elle avait voulu négocier cette affaire elle-même, craignant que la vivacité des deux jeunes gens ne provoquât quelque choc, et elle avait éloigné son fils, à dessin. M. de la Borderie écouta attentivement l'histoire des vingt mille francs, promit d'y réfléchir, et remit sa réponse à huitaine. Il employa ce temps à faire une sorte d'enquête à Périgueux, et aussi à Bergerac où l'oncle Daverley, qui était causeur, avait parlé de ses projets d'achat pour lui et son jeune cousin. Bien que n'ayant pu recueillir aucune preuve matérielle, M. de la Borderie acquit la certitude morale que les choses s'étaient bien passées comme le lui avait dit madame Daverley. Dès qu'il fut arrivé à cette conviction, il alla trouver sa parente et lui promit de lui restituer les vingt mille francs, non immédiatement, à cause des nombreux frais occasionnés par la succession et l'enterrement ; mais en quatre ans, à raison de cinq mille francs par an, et avec les intérêts décroissants. Il lui offrit, en outre, de conserver à Louis sa place dans les bureaux, madame Daverley le remercia chaleureusement. Elle avait craint la misère, on lui offrait presque l'aisance : elle se crut sauvée. Elle avait compté sans son fils.

Quelques heures après, celui-ci, ignorant les dispositions de M. de la Borderie, revenait à pied d'un village des environs. En passant le long du parc de la maison, il aperçut, à travers la grille, le nouveau maître qui, entouré de journaliers, surveillait l'abatage d'un bosquet de tilleuls. Ce bosquet, Louis y avait joué bien des fois étant enfant, il avait espéré y voir jouer ses enfants un jour... Une amère jalousie envahit son cœur. Cet homme allait-il détruire les souvenirs de son enfance en même temps que les rêves

de son avenir? D'un bond, il se précipita dans le parc, par la grille ouverte, et parut devant M. de la Borderie, la colère dans les yeux, l'insulte à la bouche. Le sang impétueux des Daverley bouillonnait dans les veines de ces deux hommes. M. de la Borderie, fort de son droit, sut mieux se contenir et n'opposa d'abord qu'un silence dédaigneux aux provocations insensées de Louis qui, outré d'un tel calme, et s'excitant lui-même, en arriva à sommer son parent, dans les termes les plus injurieux, de lui rendre les vingt mille francs qu'il lui avait pris.

C'en était trop. M. de la Borderie lui déclara qu'il ne lui devait absolument rien, et qu'il ne lui donnerait pas un centime avant qu'il eût fait des excuses. Là-dessus il le prit au collet et le jeta à la porte. Fou de colère, Daverley voulut s'élancer sur lui, mais les spectateurs de cette triste scène, qui ne pouvaient s'empêcher de le blâmer, le retinrent fortement, tandis que M. de la Borderie s'éloignait avec un calme affecté. La rage de Louis ainsi comprimée ne fit que s'accroître. Madame Daverley, instruite de tout par lui, ne vivait plus : elle craignait chaque jour un dénouement sanglant à cette haine grandissante.

Un matin, elle reçut une lettre d'une ancienne amie de pension, mariée à Paris, à laquelle elle avait écrit, aussitôt après la mort du banquier pour lui demander de s'occuper de son fils. Cette dame lui offrait pour Louis une place de caissier dans un grand magasin de Paris.

Madame Daverley eut une peine infinie à décider son fils à accepter; elle triompha cependant de ses résistances en lui persuadant que M. de la Borderie se trouverait plus disposé à remplir sa promesse quand ils se seraient éloignés; et, quelques jours après, ils quittèrent Périgueux où rien désormais ne les attachait plus.

Le caractère de Louis ne lui réussit pas davantage à Paris; il perdit bientôt sa place; et, après quelques essais malheureux, se trouva sans ressources. Il avait écrit maintes fois à M. de la Borderie pour être remboursé, mais toujours sur un ton si provoquant que celui-ci n'avait jamais daigné lui répondre.

Un jour, passant devant la mairie de la place Saint-Sulpice, il avait par hasard jeté les yeux sur la publication de mariage de Pierre de la Borderie et de Régine Destors. Il s'était informé, avait appris le jour de la célébration et assisté à la cérémonie que, malgré sa haine, il n'avait pas osé troubler. Mais il s'était trouvé à la gare où il avait fait, ainsi que nous l'avons vu, une tentative sans succès.

Voilà ce qu'aurait dit à Régine, pour s'excuser, Pierre de la Borderie, si un homme aussi hautain avait pu croire qu'il eût besoin d'excuse. Il était coupable, sans doute; mais par orgueil, non par improbité.

Il suffit à madame Daverley de regarder son fils pour deviner que les démarches qu'il venait de tenter n'avaient pas été plus fructueuses que les précédentes. La pièce de deux francs était encore sur la table, à côté de la bourse, Louis la vit.

« C'est tout? demanda-t-il, d'un ton brusque.

— C'est tout.

— Oh! si je tenais cet homme!

— Louis! voilà qui me fait encore plus de mal que

notre misère, dit madame Daverley, tandis que ses yeux se remplissaient de larmes.

— C'est lui, lui qui vous fait pleurer! s'écria son fils, en se jetant à ses genoux. C'est lui qui vous fait souffrir du froid, bientôt de la faim. Qui sait? aurai-je de quoi vous acheter du pain, demain? et vous ne voulez pas que je le haïsse! cela excède les forces d'un homme.

— Espérons toujours, dit-elle doucement, et pardonnons comme nous désirons qu'on nous pardonne.

Il se releva brusquement, et saisit son chapeau d'un air égaré.

« Où vas-tu? » lui cria sa mère, émue d'une appréhension affreuse, tandis qu'elle essayait vainement de se lever pour le retenir.

Il ouvrit la porte, sans répondre, et heurta un homme qui se disposait à entrer. C'était le facteur :

« Etes-vous monsieur Louis Daverley? demanda celui-ci.

— Oui.

— Alors, signez ceci : voilà une lettre chargée pour vous. »

Une lettre chargée! Il chercha une plume et signa d'une main tremblante. Le facteur sortit. Louis ouvrit la lettre, la parcourut fiévreusement, et la donnant à sa mère, avec les trois cents francs qu'elle contenait : « il était temps! » murmura-t-il.

« Dieu est bon! » dit madame Daverley.

X

Il y a grande animation chez mademoiselle Destors, quoi qu'elle soit seule avec Rosalie. C'est qu'on attend à dîner madame de Quay, et il s'agit de tout réussir, non que la baronne soit gourmande, au contraire! c'est un petit, très petit appetit, au point que son médecin prétend qu'elle mourra de faim un de ces jours. Mais aussi, quand on parvient à la faire manger, quelle victoire!

La cuisinière de la baronne est un cordon bleu, et Rosalie, qui ne l'est guère, redoute la comparaison. Elle a prié mademoiselle Destors de venir à son secours. Celle-ci, après avoir recouvert sa robe de soie noire d'un vaste tablier de toile blanche, et soigneusement relevé derrière son dos avec une épingle les barbes de dentelle de son bonnet, accourt, armée de ses lunettes, passer une dernière et munitieuse inspection. Le potage exhale un appétissant fumet, la sole mijote gentiment, le poulet semble rôti à point, et la Charlotte a vraiment bonne mine.

« Tout va bien, dit mademoiselle Destors, mais il ne faudrait pas qu'elle tardât.

— Pourvu qu'elle arrive! » s'écrie Rosalie, désolée à la pensée que son triomphe peut se changer en désastre. On sonne : la voilà! Non, ce n'est pas elle : c'est le pâtissier qui apporte le Saint-Honoré et les biscuits. On entend le roulement d'une voiture, puis le bruit d'une béquille dans l'escalier : cette fois, il n'y a pas à s'y tromper. Rosalie court ouvrir la porte toute grande, tandis que mademoiselle Destors, qui a prestement enlevé son tablier et rajusté ses brides, se sauve au salon où elle se met à lire, comme si elle n'avait fait que cela tout le jour.

Mais la baronne entre. A peine a-t-elle eu le temps de serrer la main de mademoiselle Destors que Rosalie vient annoncer le dîner. Les deux amies, bras dessus, bras dessous, passent dans la salle à manger et s'installent dans leurs chaises, non sans jeter un coup d'œil de regret à la place que Régine avait coutume d'occuper. Ah! pourquoi l'oiseau est-il envolé? Que de gaieté a emportée cette tête blonde! Telle est la réflexion que se font simultanément les deux dames, et qu'elles se gardent bien de se communiquer.

La conversation commence cependant; elle est même animée, grâce à l'incroyable mémoire que conservent les personnes âgées pour tous les faits de leur enfance; or, c'est dès l'enfance que se sont connues nos deux amies. Aussi leur arrive-t-il souvent de se poser cette interrogation : « Vous souvenez-vous? » et elles se souviennent toujours, oui, vraiment! Elles n'ont oublié ni les entrechats de leur maître de danse, ni la singulière perruque de leur professeur d'écriture; ni les interminables charades derrière le haut paravent, ni les confitures de leur bonne, ni même, et surtout, la première poupée qui fut confiée à leurs mains malhabiles. Grâce à tous ces souvenirs, madame de Quay mange sans s'en apercevoir; et Rosalie, en apportant la sole, jette un regard de triomphe sur l'assiette vide de la baronne. La récapitulation continue; à sa faveur, la sole passe comme le potage. Cette fois, les fumées de l'orgueil envahissent le cerveau de Rosalie qui se prend à trouver son gage bien inférieur à son talent. Même succès pour le poulet. — Tout à coup, la sonnette retentit. — Qui peut venir à pareille heure? C'est le concierge qui a monté une lettre. — De Régine! s'écrie mademoiselle Destors. — Bravo! fait la baronne, ce sera le dessert. Mais on n'a pas la patience d'attendre au dessert. Mademoiselle Destors brise le cachet et lit à haute voix la lettre que connaissent nos lecteurs. Le visage des deux amies se rembrunit.

« C'est inexplicable, se dit mademoiselle Destors.

— Il y a quelque chose là-dessous, pense la baronne; aussi bien, je n'ai jamais tant pleuré qu'à ce mariage-là. Mais, gardant pour elle sa réflexion : — cette petite a toujours été charitable, dit-elle tout haut. C'est providentiel! figurez-vous qu'on m'a remboursé hier mes obligations qui sont sorties. Il est bien juste que les malheureux en aient leur part : inscrivez-moi pour deux mille francs pour la bonne œuvre de Régine; je vous les enverrai demain matin par Joseph.

— Merci », dit mademoiselle Destors; mais sa physionomie demeure soucieuse. La conversation languit, et la Charlotte reste sur les assiettes. On sonne pour le dessert : un biscuit avec un doigt de vin vieux, cela passera mieux peut-être. Rosalie les apporte et demeure consternée de l'affront fait à sa Charlotte.

Le vin vieux ne ranime point l'entretien; décidément, la lettre de Régine a jeté un froid, et cette soirée, commencée si joyeusement paraissait interminable si la baronne ne se souvenait subitement qu'elle doit prendre ses globules à neuf heures. Elle part, après un affectueux adieu à sa vieille amie.

Restée seule, mademoiselle Destors relit la lettre et se livre à de nouvelles réflexions. « Qu'y a-t-il? que peut-il y avoir? J'écrirai demain à Régine pour lui

demander des explications... Mais non! si c'était *disable*, Régine me l'aurait dit.

Alors, du cœur vraiment maternel de la vieille demoiselle, s'élève une fervente prière à Dieu, afin qu'il secoure, dans sa détresse inconnue, l'enfant chérie pour laquelle sa tendresse ne peut plus rien.

XI

Autre chose est de faire, dans un moment de généreuse exaltation, un sacrifice héroïque, autre chose, d'accomplir chaque jour, sans défaillance, la résolution prise à l'heure de l'enthousiasme; mais la foi donne tous les genres de courage. Quand celui de Régine était épuisé, elle allait en refaire provision à la Cité.

Les circonstances lui furent favorables : il semblait que la Providence les arrangeât exprès pour faciliter la tâche qu'elle avait si généreusement entreprise. Les deux mille francs de la baronne de Quay furent un précieux appoint; les importantes maisons auxquelles s'adressa mademoiselle Destors acceptèrent avec empressement les merveilleuses dentelles de Régine; enfin, M. de la Borderie, surchargé de besogne, dut passer dans les bureaux la moitié des nuits, ce qui donnait à sa femme la facilité de travailler en cachette et d'avancer prodigieusement. Les envois à Louis Daverley s'effectuèrent donc avec régularité, et l'œuvre du remboursement marcha plus rapidement que Régine n'avait osé l'espérer. Seulement, ce labeur quotidien, pris sur les heures du repos, et joint aux fatigues d'une grossesse pénible, ébranla profondément la santé de la jeune femme. Le docteur C..., consulté par M. de la Borderie, se contenta de lever les épaules et d'ordonner à Régine de se coucher de bonne heure, ce qui fit monter un flot de sang à ses joues pâlies. C'est que, plus d'une fois, lorsqu'il revenait de quelque course à la campagne, le vieux médecin avait aperçu à la fenêtre de madame de la Borderie la lueur d'une lampe. « Ces Parisiennes, avait-il murmuré, ça voudrait avoir des couleurs, et ça passe sa nuit à lire des romans! » Pauvre Régine! elle était loin de se douter, tandis qu'elle ployait sa taille mince sur son tambour à dentelle et que ses doigts mignons agitaient fièvreusement les fuseaux, elle était loin de se douter que ses veilles laborieuses éveillaient un pareil soupçon!

Un jour vint où il fallut bien se reposer. Il est dans les ciels les plus sombres un petit coin de bleu, et dans les vies les plus éprouvées un rayon de bonheur. Régine connut les douleurs bénies de la maternité; et, à son tour, elle oublia ses maux dans la joie qu'elle ressentait d'avoir mis un homme au monde.

Qu'il était frêle, l'enfant qu'elle avait porté avec tant d'angoisse! Mais ses yeux inexpérimentés le contemplèrent avec ravissement, et quand Pierre le lui mit dans les bras, en lui disant : « Merci, Régine, » il lui sembla qu'elle n'avait pas acheté assez cher un tel bonheur.

Le docteur s'opposa à ce qu'elle nourrit. Au grand étonnement de M. de la Borderie et de mademoiselle Destors, venue pour être marraine, Régine se soumit

sans réclamer. C'était pourtant un sacrifice immense et qui coûta bien des larmes secrètes à la pauvre mère; mais elle comprit que son lait tarirait vite avec la tâche épuisante à laquelle elle s'était vouée. Une robuste Sarladaise fut appelée comme nourrice. Régine ne lui laissa donner à l'enfant que son lait, et garda pour elle tous les soins et toutes les inquiétudes qui constituent, en somme, la plus grande fatigue de l'allaitement. Elle en fut récompensée par le développement précoce et la belle mine du petit René. C'était un ravissant poupon que son père et sa mère ne se lassaient point d'admirer. Quant à mademoiselle Destors, elle déclara tout simplement qu'on n'avait jamais vu un enfant pareil. Cependant, elle reprit stoïquement le chemin de Paris, après avoir solennellement promis à sa nièce de venir voir son filleul tous les ans, à la même époque.

Régine, après son départ, se remit à sa tâche avec plus d'ardeur encore : les mètres de dentelle se déroulaient sous ses doigts de fée; mais sa taille frêle se penchait légèrement, et son visage prenait la pâleur de l'ivoire. Elle était toujours belle. Dans le monde, où il lui fallait aller assez souvent, et où elle se montrait aimable et souriante, on la regardait avec commisération. « Cette ravissante petite madame de la Borderie n'est plus qu'une ombre », disait-on; et l'on se montrait d'autant mieux disposé à rendre justice à sa grâce et à sa beauté qu'on prévoyait qu'elle ne serait pas longtemps une rivale.

Le docteur C. . était furieux. Il se creusait en vain

la cervelle pour découvrir la maladie qui minait sourdement Régine, et le calme de celle-ci l'exaspérait. Vingt fois il l'avait auscultée sans jamais rien trouver: et pourtant elle dépérissait, c'était manifeste, et aucun médicament n'enrayait la marche lente, mais constante de ce mal inconnu. « Soignez bien votre maîtresse, mon enfant, disait-il à Fantille, chaque fois qu'elle le reconduisait : elle est plus malade qu'elle ne le croit.

— Eh! certes, répondait la femme de chambre, dans le langage poétique, familier aux gens de ce pays; je le vois bien : il ne faudrait pas grand vent pour la cueillir, la pauvre! »

Celui de tous qui s'inquiétait le moins, c'était peut-être M. de la Borderie. Hélas! il en est presque toujours ainsi : le cœur le plus aimant est aussi le plus aveugle; si quelque triste prévision vient l'assaillir, il est ingénieux à la repousser. Que la mort nous ravisse d'une manière subite, l'être que nous chérissons, ou que ce soit après les lentes alternatives d'une consommation, elle est toujours pour notre âme une déchirante surprise.

Tandis que la santé de sa mère déclinait, le petit René prenait chaque jour une vigueur nouvelle : ainsi s'épanouit un frais bouton à l'ombre de la rose flétrie. Ce contraste frappait péniblement tous les étrangers, car il leur paraissait certain que ce bel et joyeux enfant porterait bientôt le nom d'orphelin.

MARIE LIONNET.

(La fin au prochain numéro.)

DEVINETTES

CHARADE

Lorsque nous parcourons l'histoire de la Gaule,
Nous le voyons servir au culte des faux dieux :
Le druide le cueille, en charge son épaule
Et l'emporte, sous bois, vers de sinistres lieux;
Puis, on entend, la nuit, les clameurs déchirantes
Des enfants qu'on immole au fond du hallier noir...
Ah! combien de Jésus les lois sont différentes!
Son joug est fait d'amour et de céleste espoir.

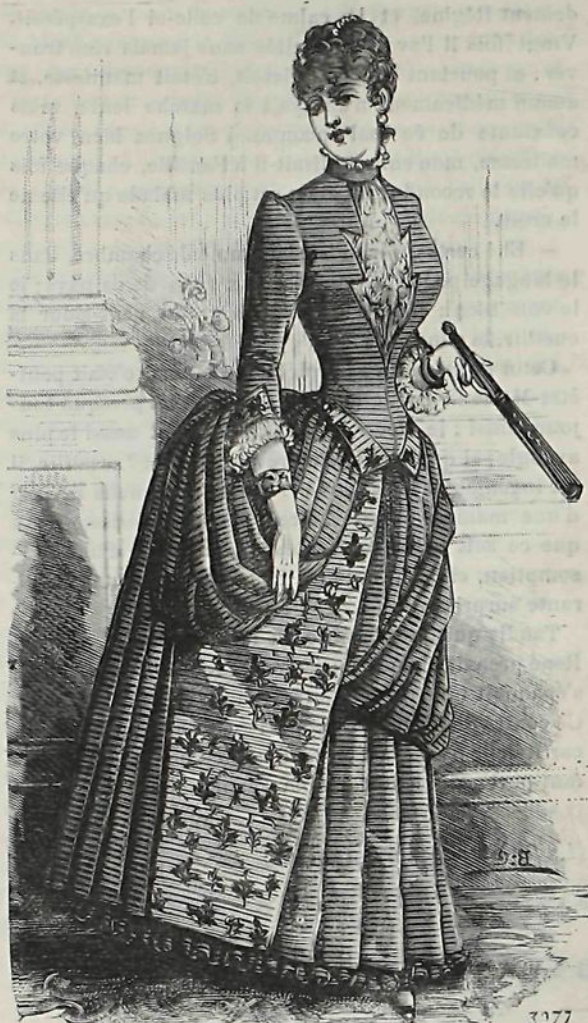
S'il s'en trouve une seule en quelque marchandise
L'acheteur dédaigneux offre des prix railleurs,
Ou, rejetant l'objet, quoique le marchand dise,
D'articles sans défaut va se pourvoir ailleurs.
Tâchons qu'il n'en soit pas en notre caractère!
Plus d'un prédicateur nous dit : « En vérité
» On trouve un avant goût du Paradis sur terre
» En conservant du cœur toute la pureté! »

Cet instrument jadis était fort à la mode,
D'une étude facile et d'un prix peu coûteux;
Son volume en faisait le transport très commode;
Y promener sa main ne semblait pas honteux.
Grand'mère dit qu'alors on était plus modeste
Et, pour cela, meilleur et plus heureux cent fois!
Contre nos vanités bien haut elle proteste,
Et nos prétentions la mettent aux abois.

HOMONYMES

Eva m'écrit qu'elle s'amuse
Beaucoup, beaucoup à Châtillon.
Sa sœur y pose pour la Muse
Tout en valsant le cotillon;
Mais, trop jeunette pour le monde
Qui ne lui cause aucuns désirs,
Eva cherche et trouve, à la ronde,
D'autres jeux et d'autres plaisirs :
« Je voudrais bien que tu me visses,
» Dit-elle, à l'ombre d'un bouleau,
» Quand je pêche des écrevisses
» Dans ma balance, au fil de l'eau;
» Ou quand je gravis une pente,
» Au risque de rouler en ...;
» Ou que, d'un pied hardi, j'arpente
» Les halliers déchirant mes ...!
» Je voudrais t'offrir une course
» Parmi les landes, sur Manon!
» Est-il une assez riche bourse
» Pour payer ce bonheur? Ah! non!
» Souvent la bête se révolte;
» Le ... tourne! alors : Patatras!
» Mais ... je ris quand je récolte
» Bosses au front, noirs sur les bras. »

Explication de la Charade du 22 Novembre appelée, par erreur *Enigme* : *Caquetage*.



Costume en ottoman gris tourterelle uni et ottoman broché de velours loutre (vu sous deux aspects).
Modèle de mesdemoiselles Vidal, 104, rue de Richelieu.

Costume en ottoman gris tourterelle. — Sous-jupe en taffetas; au bas un tuyauté en ottoman, à la tête duquel s'arrête la jupe plissée qui est en ottoman. Un panneau en ottoman à dessin velouté part de la pointe du corsage sous la basque et descend jusqu'au bord de la jupe en fuyant un peu. La partie supérieure est couverte d'une draperie en ottoman froncée à la taille, le bas est ramené sous les plis qui montent la jupe derrière. Une autre draperie plus longue, rele-

vée de même, descend à gauche et passe sur un bouillon tendu et plissé. Corsage à pointe, le bord se détache sur une très petite basque-gilet, en ottoman à dessin, et le devant découpé en dents aiguës, montre une chemisette en dentelle froncée au col droit. A la manche demi-longue, un parement en ottoman à dessin, ouvert intérieurement; coquillé de dentelle piqué d'un nœud.

Les Patrons suivants seront donnés en Décembre :

- Le 6 Décembre. — Tunique à collet. — Corsage. — Matinée. — Douillette pour enfant.
- Le 13 Décembre. — Patron découpé : Manteau-ronde en drap imperméable.
- Le 20 Décembre. — Corsage. — Costume d'enfant. — Toilette de mariée.
- Le 27 Décembre. — Patron découpé : Blouse de chambre en cachemire grenat clair.

A ce numéro sont joints la gravure coloriée 4496 et un Supplément, gravure de chapeaux coloriée 4496 bis.

11-84-48-1 Paris. Typographie MORRIS Père et Fils, rue Amelot, 64.